

Jean O'Neil

Écrivains
chéris

RÉCITS



Libre  Expression

Jean O'Neil

Écrivains chéris

RÉCITS

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*À Viviane et René,
mécènes de l'amitié.
À la Puce,
mécène de l'amour,
et à
Luigi Boccherini,
mon frère jumeau,
en menuet toujours.*

Table

Voir	11
Le pommier de Paul Claudel	17
Mon beau Rimbaud	31
Hantise de Meaulnes	55
Victor Hugo, c'pas !	73
J'aime à revoir ma Normandie	93
Il est fou, ce Queneau... ..	107
Les blés de Péguy	119
Le petit Alphonse	133
« Appelez-moi Blaise »	153
Phèdre	169
Cimetières	179
Dans la beauté des choses.....	199

Voir

C'était en 1996, je venais de publier *Stornoway* et j'étais allé saluer ma mère dans mon patelin des Cantons-de-l'Est. Sans avoir fait fureur, mon livre avait suscité une certaine curiosité dans le milieu, les gens n'arrivant pas à croire qu'on puisse écrire un livre sur un bled perdu qui n'est quasiment plus qu'un arrêt de camionneurs, pour nécessités vitales et autres quand urgence ou fantaisie il y a.

Or, ma mère me reçut plutôt froidement, ce qui n'était pas rare quand elle se sentait piquée au vif.

- Mon Dieu que t'as l'air de mauvaise humeur!
- Je ne suis pas de bonne humeur!
- Mais qu'est-ce qui se passe?
- Tu vas avoir de la visite!
- Moi?
- Oui, toi!
- Mais qui?
- Madame Bilodeau – sa voisine d'en haut – et sa fille.
- Ah bon! Et pourquoi?

– Elles sont allées à Stornoway après avoir lu ton livre et elles veulent un autographe.

Mon éclat de rire suscita un haussement d'épaules et une moue de dédain, car ma mère ne se faisait pas tort de snober les gens qui ne l'intéressaient pas, et, effectivement, ce ne fut pas long avant que, ayant aperçu mon auto dans le stationnement, les voisines ne vinssent frapper à la porte, tout en sourires pour être allées vérifier sur place l'authenticité des lieux, maisons, moulins, église, magasin, chemins, collines, rivières et parfums de ce passé désert.

De même, en 1980, quand j'avais publié *Cap-aux-Oies*, mon ami Jacques s'y était précipité avec sa compagne. Ils avaient descendu la grande côte, avaient tourné à droite pour se rendre au bout du chemin, étaient revenus sur leurs pas pour aller jusqu'à la gare, avaient remonté la grande côte et, arrivé à Québec, Jacques m'avait téléphoné pour me dire que j'avais beaucoup d'imagination.

Bien sûr, en auto, on voit tout sans rien voir.

Mais on veut voir. Des centaines, des milliers de gens sont allés au Village de Séraphin à Sainte-Adèle pour voir les lieux où Claude-Henri Grignon a campé *Les Belles Histoires des pays d'en haut*. Des centaines, des milliers de gens sont accourus au Chenal du Moine pour y revivre les aventures du *Survenant* et de *Marie-Didace*, de la chère Germaine Guèvremont.

Combien de Japonais viennent se marier à l'Île-du-Prince-Édouard dans le patelin d'*Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery ?

Et il me semble voir mon père faire des pieds et des mains, lors de son unique voyage en Angleterre, pour se rendre au presbytère de Thornton, dans les landes du Yorkshire, et y rencontrer les fantômes des Brontë dans les paysages des *Hauts de Hurlevent*.

L'*Encyclopédie canadienne* a écrit de moi : « Jean O'Neil a trouvé sa véritable voie dans la création d'un genre bien à lui : celui du "tourisme littéraire", où il se révèle le sensible poète d'une nature en prose. »

Je ne suis pas du tout fier du compliment, mais je ne suis pas juge de moi-même et j'ai suffisamment écrit sur les autres pour me taire quand on n'écrit pas trop vilainement sur moi.

Et je sais qu'aimer un livre, c'est vouloir voir.

Voir!

Voir l'île de *La Petite Poule d'eau* pour y retrouver mademoiselle Côté, alias Gabrielle Roy, entourée de Luzina, d'Hippolyte, de leurs enfants et du capucin de Toutes-Aides. Voir les hautes gorges de la rivière Malbaie et l'Acropole de Félix-Antoine Savard.

Voir!

Voir le moulin d'Alphonse Daudet, celui-là même qui définit son écriture comme un « singulier mélange de fantaisie et de réalité ». Voir le village du *Grand Meaulnes*, voir l'Étretat de Guy de Maupassant et *L'Aiguille creuse* d'Arsène Lupin, alias Maurice Leblanc.

Voir. Tout voir de ce qui nous a charmés et vérifier qu'on ne nous a pas trop menti.

Juste un petit peu.

Juste pour enlever les chardons au bord de la route.

J'ai vu bien des choses dans mon pays, tout simplement parce que je voulais aller voir.

Et je n'ai pas attendu d'avoir presque tout vu ici pour désirer aller voir ailleurs. De tout temps, j'aurais voulu voir l'Iasnaïa Poliana de Tolstoï, l'Orel de Tourgueniev, les tombes de Beethoven et de Schubert à Vienne et quoi encore ?

J'aimerais tant voir Syracuse

L'île de Pâques et Kairouan

*Et les grands oiseaux qui s'amuseut
À glisser l'aile sous le vent.*

*Voir les jardins de Babylone
Et le palais du grand Lama
Rêver des amants de Vérone
Au sommet du Fuji-Yama.*

*Voir le pays du matin calme
Aller pêcher au cormoran
Et m'enivrer de vin de palme
En écoutant chanter le vent.*

*Avant que ma jeunesse s'use
Et que mes printemps soient partis
J'aimerais tant voir Syracuse
Pour m'en souvenir à Paris¹.*

Bonjour Paris, paradis et pari des sans-patrie.

Ils viennent de partout et sont partout ici. Pas un Parisien sur vingt qui soit parisien. Ils sont allemands, espagnols, brésiliens, maghrébins, égyptiens, colombiens, anglais, irlandais ; ils sont de partout, français même. Ils fuient leur pays, leur province, ils cherchent le refuge de la survie, de la vie, de la pensée, de l'art universel dans ce cosmos bien tassé sur les bords de la Seine. Ils campent parfois sur ses bords quand ils sont très pauvres et s'y jettent quand ils sont trop malheureux.

Exilés !

Exilé moi-même, et depuis si longtemps, dans ce Québec que j'aime, à cœur et à pied, à gens et à

1. Dimey, Bernard et Henri Salvador, *Syracuse*.

paysages, ce Québec mon Q que j'aime de toutes ses contradictions.

Exilé depuis quarante ans dans le péquisme grisouilleux de mon pays, me voici en congé provisoire dans ce Paris libérateur où j'ai retrouvé des amis, des amis proches et lointains que j'ai fréquentés de toutes mes années, et qui m'ont donné foi en la vie quand je désespérais non seulement des miens, mais surtout de moi.

En congé partiellement subventionné s'il vous plaît, gracieuseté du Conseil des Arts du Canada qui, malgré ma franchise, ne savait peut-être pas très bien dans quoi il s'engageait.

Tant pis et vive le bonheur !

Car le bonheur m'est plutôt interdit au Québec. Le péquisme politique agonise comme une vieille chandelle qui fume au dernier bout de sa mèche, mais le péquisme culturel est toujours florissant, omniprésent, larmoyant, voire misérabiliste, heureux dans un nationalisme culturel plus taré que la consanguinité des villages perdus.

La peinture seule semble avoir eu la grâce d'y échapper.

La musique, je ne sais trop.

Mais la littérature, j'en suis tellement loin que je ne la lis plus et que je m'en sauve.

Faute de trouver des frères dans le pays que j'aime, je viens voir quelques-uns des maîtres que j'ai tant aimés.

De Villeneuve-sur-Fère et d'Étretat, bonjour Claudel et Maupassant. De Charleville et du Havre, bonjour Rimbaud, bonjour Queneau. D'Orléans et d'Épineuil-Fleuriel, bonjour Péguy, bonjour Alain-Fournier. Bonjour Daudet de Provence, Valéry de l'Hérault.

Bonjour Paris, bonjour le monde des petites gens. Bonjour gentes personnes des marchés publics qui

sentez le fromage et le poisson, qui creusez l'appétit et meublez la géographie sociale d'un immense hexagone. Bonjour les dahlias de Vincennes. Bonjour les roses du Jardin des plantes. Bonjour, pauvres joggeurs du bois de Boulogne, Nicolas et ses gorilles dans le troupeau. Bonjour les joyeux bateleurs du parc de la Villette. Bonjour éboueuses, éboueurs de Propreté de Paris, en habits verts dans la fraîcheur de tous les matins. Bonjour, Monsieur le stomatologue. Bonjour, Madame l'opticienne. Bonjour, tendre et chère amie.

Ne vous dérangez pas trop, je viens seulement voir.

Incognito.

Je viens voir tous ceux qui m'ont écrit alors que j'étais loin, que j'étais jeune, moins jeune, vieillissant, dans ce Québec mon Q que j'aime encore avec des chagrins irrépressibles.

Je viens voir ceux qui m'ont écrit et qui m'ont charmé de mille façons. Leurs livres ont traversé l'Atlantique pour arriver chez moi par de multiples hasards, et je puis enfin venir voir un peu de ce qu'ils ont vu.

Ils étaient de partout en France, mais de partout en France on arrive à Paris.

De Paris, on peut aller partout en France, mais je n'irai pas partout. On ne peut jamais aller partout. On essaie seulement de saluer les meilleurs de ses amis.

Quel dommage de ne pouvoir les saluer tous.

Mais quel privilège de pouvoir en saluer quelques-uns, de venir voir ce qu'ils voulaient nous montrer quand on les lisait dans ce Québec mon Q que de Gaulle n'a jamais libéré, bien loin de là.

Voir! Venir voir! Enfin voir!